

Un de nos lecteurs nous fait parvenir ce texte découvert par hasard et écrit par son fils alors âgés de 15 ans. Cet émouvant témoignage est si simplement vrai que l'Echo a pensé que chacun revivrait ces durs moments en lisant ces lignes.

MES DERNIERS JOURS EN ALGERIE

Ce fut un véritable cauchemar lorsque mon père annonça à table qu'on devait bientôt quitter cette terre qu'on a tant aimé.

L'après-midi, je descendais comme d'habitude, pour voir mes camarades. Personne ne se doutait de rien. Ils plaisaient et riaient... Je m'efforçais de faire comme eux et au fond, j'avais envie de pleurer, de pleurer, pour me soulager... Comment leur annoncer?... Nous étions très attachés à cette amitié qui nous liait depuis dix ans...

Le soir arriva. Je devais rejoindre comme d'habitude Jacqueline qui m'attendait sur son palier. On était un peu timide tous les deux... on n'osait pas trop s'embrasser, mais ce jour-là, je l'avais serrée contre moi, on s'embrassait... puis, tout d'un coup, je l'ai repoussée et lui ai annoncé la nouvelle, le plus simplement du monde. Elle ne croyait pas un mot et je ne cherchais même pas à lui faire admettre la vérité. L'heure vint de la quitter. Je lui dis: "au revoir"... et partit.

Le lendemain matin, tous les copains savaient la nouvelle (mon frère s'était chargé de le leur dire!).

Au début personne ne portait grande attention à ce sujet. Il restait une semaine à passer ensemble, une bien courte semaine... Le déménagement devait se faire Jeudi.

Tous les copains, ce jour-là, s'offraient pour nous aider. Le cadre était déjà plein lorsqu'il restait encore à la maison: mon bureau, tous les jeux, nos livres, une armoire, cinq chaises et quantité d'autres choses. Il fallu les détruire... Je pris une hache, des allumettes et avec l'aide des copains, en moins de trente secondes, tout avait disparue en fumée.

Il nous restait encore trois jours à passer avant de prendre le bateau. Comme notre appartement était vide, nous avons mangé et dormi chez la grand-mère. Je revis donc les copains et copines, mais le caractère de chacun avait changé. Robert qui était le plus âgé ne disait plus grand chose et riait moins... Henri brave garçon, c'était pareil... Laurent qui avait l'habitude de dire des bêtises, avait pour une fois de la conversation... Narcisse, lui au contraire essayait de nous égayer... Dédé, avait un air solennel.

Les copines nous aimaient beaucoup et nous aussi d'ailleurs. C'est pourquoi ce jour-là, la plupart étaient avec nous, malgré les devoirs ou tout autre chose, qui d'habitude, les retenait.

Jacqueline nous avait proposé, pour le dernier jour, de monter chez elle. On était d'accord.

Le dernier jour arriva donc. Quand mon frère et moi arrivâmes chez Jacqueline, ils étaient tous là. Il y avait de la musique... on se regardait...

N'en pouvant plus, je hurlais: "Pour le dernier jour qu'on est là, on ne va pas rester à se regarder comme des bêtes sauvages, non!". On se mit donc à danser. Le disque suivant, plus personne ne dansait. On avait tous les mains dans les poches, la tête baissée. Le soir avant sept heures, on devait se séparer. On s'embrassa et je me rendis compte que Jacqueline était à l'écart des autres. Elle pleurait. Je lui dis des mots gentils, je l'embrassais, mais je ne pouvais m'attarder. Quand j'ai franchi la porte, je sentis des larmes froides qui coulaient sur mes joues. Je me retournais pour la dernière fois et je me rendis compte que je n'étais pas le seul à pleurer.

Une sincère amitié de 10 ans ne pouvait s'effacer du jour au lendemain. Nous avons vécu des heures heureuses et tragiques en même temps, lors d'une fusillade la nuit où d'un bouclage où l'on se réunissait tous dans une seule maison et on s'efforçait de rire et de plaisanter.

Notre faute a été de naître dans une terre qui devait nous être dérobée.

Après les durs adieux aux parents, on nous fit monter dans des ca-

mions militaires en direction du port. Nous étions 23 familles et la plupart pleuraient, des petits enfants de 5 ans pleuraient aussi comme s'ils avaient l'âge de comprendre ce qui leur arrivait.

La route était bordée de soldats qui, la plupart, nous faisaient des signes. Enfin, on arriva, le soleil était éclatant. Par une chaleur de 40° il fallu rester sur le quai. Une heure passa, puis deux. Midi arriva, toujours rien. Puis on venait nous annoncer qu'on ne pouvait embarquer, les places sur le bateau n'étant pas retenues.

On s'était moqué de nous.

Les bébés pleuraient et demandaient leur biberon.

Les femmes âgées étaient très mal à l'aise.

Il fallu repartir.

Heureusement, le jour après, on montait en Caravelle. Et de la haut, j'ai vu disparaître les côtes de ma terre où sans aucun doute, j'ai passé les meilleures années de ma vie.

MA PAUVRE FRANCE!

Nous nous sommes attachés à toi

Tu n'as rien voulu savoir.

Tu nous as recueillis

Parce que c'était ton devoir.

Nous n'avons pas voulu vieillir dans une terre étrangère,

Nous avons préféré notre Patrie

Plutôt que servir ton ennemi.

Yves PASTOR

27 Mai 1962

HLM Gambetta - ORAN (actuellement à Pont d'Aïn - 01)

L'OEUVRE AGRICOLE FRANÇAISE EN ALGERIE

1830 - 1962

De l'enseignement agricole à la construction des barrages en passant par le paysanat, la lutte antiacridienne, la D.R.S., l'OFALAC, découvrez le panorama complet de la lutte obstinée menée par l'ingénieur, le technicien et l'agriculteur pour améliorer la production, restaurer les sols et sauvegarder les récoltes.

Un volume de 432 pages, illustré de nombreuses photos, cartes et plans hors texte, couverture en couleur, Prix 180 Frs.

Bon de commande à retourner:
Editions de l'Atlantrophe,
BP 165, 78001 Versailles Cédex

Nom _____ Prénom _____

Adresse complète _____

Commande _____ exemplaire(s) de

"L'OEUVRE AGRICOLE FRANÇAISE EN ALGERIE"

au prix de 180 Frs + 15 Frs de port

Ci-joint un chèque de _____ à l'ordre des
Editions de l'Atlantrophe